

rie du Samedi," on lit, entr'autres, les lignes suivantes : " Dans ces temples de plaisirs (les théâtres) se réunissent depuis des siècles les grands génies littéraires, qui ont glorifié leur patrie en immortalisant leurs noms..... attaquer le théâtre, c'est attaquer les grands hommes dont vous avez appris à prononcer les noms avec respect et reconnaissance dès votre plus tendre enfance ! attaquer le théâtre c'est vouloir tuer l'intelligence au profit de l'ignorance et de l'abrutissement.

" Si je n'avais pas l'intime conviction, la pleine et entière certitude qu'il est possible de faire à Montréal un théâtre réellement *moral*, de créer une institution sérieusement *sociale*, je ne prendrais certainement pas la plume pour soutenir et défendre cette question, que des esprits exagérés, que des trembleurs, pas trop timorés, semblent vouloir combattre..... Je crois rendre service aux familles les plus morales, aux sentiments les plus délicats, en prenant la défense des théâtres, qui peuvent servir aussi bien et bien mieux encore au triomphe des bonnes mœurs, de l'instruction et de la moralisation de la jeunesse, qu'à l'excitation aux plaisirs, que repousse la bonne éducation de la société de cette ville."

La causerie est signée "Auguste Vérité."

Auguste Vérité va jusqu'à dire "qu'il est du devoir de ceux qui songent à la moralisation de la jeunesse, de lui créer des plaisirs honnêtes," c'est-à-dire de lui donner des théâtres.

Puis s'adressant à ses chères lectrices, il leur demande : "est-il de plus loyal plaisir, de plus douces distractions que de passer chaque semaine, quelques heures en compagnie de vos mères, de vos frères, de vos amis, de vos connaissances, à entendre les chefs-d'œuvre des nos acteurs anciens, les productions de nos écrivains modernes."

Je demanderai à mon tour aux lectrices et aux lecteurs si cette signature d'*Auguste Vérité* ne comporte pas une ironie ?

Cette apologie du théâtre a été faite sous la même inspiration que tant d'autres, auxquelles ont répondu en particulier Ls. Veuillot et Bossuet.

Empruntons d'abord quelques lignes à Veuillot :

" Les moralistes de feuilleton et d'académie (écrivait l'éminent polémiste dans la *Revue du monde Catholique*, l'an dernier), attribuent au théâtre une grande puissance pour la correction des mœurs. Les moralistes qui ont connu et pratiqué la vraie morale pensent tout autrement. Lorsque l'on traite cette question, il faudrait se rappeler qu'à l'époque la plus glorieuse du théâtre et lorsqu'il était dans ce que l'on peut appeler aujourd'hui sa pureté, il y avait un homme nommé Bossuet, qui condamnait jusqu'à la noble passion du Cid ; un autre, nommé Quinault, qui faisait pénitence des applaudissements dont il avait été l'objet ; un autre, nommé Jean Racine, qui regrettait d'avoir écrit *Bérénice* et *Phèdre* ; et quand Racine exprimait ce regret, il n'était pas tellement en décadence qu'il ne pût faire encore *Esther* et *Athalie*.

" Racine avait trente-huit ans lorsqu'il renonça à travailler pour le théâtre. Il voulut que sa tombe rendit témoignage contre l'art dans lequel il s'était illustré. Voici ce que Tronchon y fit graver :

" Ci-gît messire Jean Racine. Ayant reçu une éducation toute chrétienne, il se relâcha, trop tôt hélas ! de sa première charité. L'ensorcellement des futilités du

monde obscurcit le bien qui se trouvait en ce jeune homme et les passions volages de la concupiscence lui renversèrent l'esprit. Bientôt devenu, sans peine, mais malheureusement pour lui, le prince des poètes tragiques, il fit longtemps retentir le théâtre des applaudissements que ses pièces y recevaient. Mais enfin, se ressouvénant de l'état d'où il était déchû, il fit pénitence et reentra dans ses premiers chemins. Il eut horreur de tant d'années dérobées à Dieu pour les sacrifier au monde et à ses plaisirs ; il pleura les applaudissements qu'il ne s'était attirés qu'en offensant Dieu ; il en aurait fait une pénitence publique s'il lui eût été permis. N'étant plus retenu à la Cour que par ses charges et non par aucune passion, il s'appliqua aux devoirs de la piété avec d'autant plus de soin qu'il éprouvait plus de douleur de n'y avoir pas été toujours fidèle... Passants, joignez vos prières aux larmes de sa pénitence !"

" On dira que Racine était devenu janséniste et que Tronchon ne fut jamais autre chose ; mais Quinault ne l'était pas, et Bossuet écrit qu'il l'a vu cent fois déplorer toutes ces fausses tendresses, toutes ces maximes d'amour, toutes ces invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses orâmes.

" Corneille n'était point janséniste non plus, et il avait fait *Polyeucte*. Cependant il traduisit l'*Institution* de J.-C. pour se délivrer du regret d'avoir donné tant d'aliment au théâtre, et aucun casuiste ne le put jamais rassurer là-dessus.

" Molière échappa complètement à ces troubles de conscience, et paraît n'avoir jamais douté qu'il n'eût fait le plus irréprochable emploi de son génie. Il alla plus loin, il prétendit que la comédie non seulement était en soi un divertissement très-saine, mais encore que l'on pouvait le rendre très-utile aux mœurs, et que son *Tartuffe* en offrait un exemple. C'est à l'occasion de *Tartuffe* qu'il eut sujet de faire ces réflexions et qu'il soutint cette thèse. A vrai dire, il ne semble pas beaucoup la prendre lui-même au sérieux ; *Tartuffe* vient d'être enfin représenté, et l'auteur triomphant a plutôt l'air de s'amuser de ses adversaires vaincus. Il persifle très-agréablement, d'un style dont ses successeurs n'ont plus le secret, qui d'ailleurs n'est plus nécessaire. Voyons s'il raisonne aussi solidement.

" Il prétend que l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies. C'est à quoi poursuit-il, on s'attache furieusement depuis un temps ; et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre ! Il ne veut nier qu'il n'y ait eu.....des Pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y en ait eu *quelques-uns* qui l'ont traitée *un peu plus doucement*, et l'autorité de la censure est détruite par ce partage. Toute la conséquence qu'on en peut tirer, c'est que les uns ont considéré la comédie dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondu avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer spectacles de turpitudes."

Voilà l'auteur de *Sganarelle* devenu bien délicat sur le choix des amusements publics ! (Mais Molière voulait par-là désigner le théâtre italien qui faisait concurrence au sien.)

Molière continue son plaidoyer en invoquant le témoignage de l'antiquité, de la Grèce et de Rome, d'Aristote et des Consuls Romains : puis il fait une dis-